



Ma paroisse a été le tout de ma vie sacerdotale.

Elle a été « ma famille ». Je lui ai donné et je lui réserve l'affection la plus entière.

Que Dieu étende sur mes chers Paroissiens, et chacune de nos œuvres, sa divine protection.

30 Septembre 1934.

25^e anniversaire de sacerdoce et d'apostolat à JOEUF

G. DELLWALL,

Curé de Jouff-Sainte-Croix

Notice sur Monsieur le Chanoine Georges DELLWALL

par M. l'abbé COLLIGNON, son condisciple, doyen d'Audun-le-Roman

Pour les registres de l'état civil et religieux, celui qui devait devenir l'Abbé Georges DELLWALL était né le 30-6-1884, et avait été baptisé à Paris, le 10-7-1884.

Parisien, lui ? Il eût souri finement, si quelqu'un se fût avisé de chercher dans cette origine un argument pour expliquer l'un ou l'autre des traits de sa physionomie physique ou de sa personne intellectuelle et morale.

Paysan, paysan de notre contrée, il l'était de corps et d'âme. Dans la partie Nord des diocèses de Nancy et de Metz, non loin d'Audun-le-Roman, deux petites paroisses, Beuvillers et Boulange biottissent leurs maisons de chaque côté d'une étroite bande de forêt. Ce sont les deux berceaux qui virent naître ses parents. Là-bas, c'est le haut-plateau qui court jusqu'aux abords de Longwy, où rien n'arrête le vent qui souffle en dures rafales, cinglant les visages quand il roule sur la neige. La terre y est rude, presque toujours. Elle ne trahit pas son homme, mais elle l'oblige à un effort constant, s'il veut vivre et garder sa place au soleil. Elle façonne un peu les hommes à son image. Volontiers taciturnes, parce que proches d'une frontière, ils restent fidèles à deux causes qui s'allient toujours dans leur esprit, l'attachement à la France, et le respect pour l'Eglise. Et là, notre camarade se reconnaissait chez lui.

Petit, trapu, large d'épaules, il était fait pour un effort soutenu. Le travail physique ne l'épouvantait pas, et il transporterait sa ténacité dans sa tâche intellectuelle aux périodes de sa formation ; plus tard dans son ministère pastoral. Sa vie se consumera, se résumera en deux phases, qui s'unissent et se compénètrent dans une existence toute en ligne droite. Il a vécu comme il mourra au service de l'Eglise, au service de la France.

Premières années

Dans ses premières années, un nom illumina son enfance : Longuyon.

Son père, chef de train, déraciné à Paris par son service, avait bientôt la nostalgie de la province natale. Nommé à Longuyon, non loin du confluent de la Crusnes et de la Chiers, il avait bâti sa petite maison. L'enfant grandit dans cette paroisse accueillante. En bas, dans la vallée où les

deux rivières mêlent leurs eaux verdâtres, c'est la cité du chemin de fer, l'Hôtel de Ville, les rues commerçantes, les écoles dont la population enfantine s'échappait chaque matin, après la classe, pour grimper à l'assaut de la cité religieuse.

Elle s'étagait, celle-là, sur le flanc d'une colline abrupte. Le long de la ruelle, aux pentes rapides montaient les murs austères du couvent de Ste Chrétienne. Le presbytère, à mi-côte, regardait de ses fenêtres basses, le chemin raviné, et tout au fond, l'Eglise dont on ne voyait que la tour carrée, barrait l'horizon pour diriger les regards vers le vieux cimetière étagé en gradins. C'était vraiment un de ces hauts lieux, où souffle l'esprit. Et quel enchantement quand, poussant la porte du temple, on pénétrait dans la nef merveilleuse, où les fidèles de jadis avaient voulu, dans un magnifique geste d'amour, chanter la gloire de leur patronne, Ste Agathe. Qui sait, si l'enfant ébloui par cette vision de beauté et de grandeur, n'avait pas rêvé, comme la Vierge de Syracuse, de finir sa vie par le martyre ? La paroisse de Longuyon, à cette époque, était gouvernée par un prêtre austère et digne. Le chanoine Muller était bien le représentant du vieux clergé messin, dont il avait partagé la formation. Volontiers, il confiait la jeunesse turbulente aux soins de ses vicaires. Et, l'un de ceux-ci, qui ne devait passer qu'un an dans la paroisse, remarqua l'enfant au regard éveillé, au cœur plein de bonnes intentions. Il se l'attacha, l'emmena avec lui dans son presbytère de Higny, puis de Bechamps, pour l'initier aux premiers principes des études classiques.

Les séminaires

Sur la fin du siècle dernier, l'élève Georges DELLWALL franchissait la porte cochère du Petit Séminaire de Pont-à-Mousson, où on l'y admettait de suite dans la classe de troisième. Ses condisciples de cours étaient nombreux, plus de quarante. Ceux qui survivent aujourd'hui, voient dans leurs souvenirs, un séminariste consciencieux, ardent au travail comme un jeu ; un tantinet batailleur, ou du moins, résolu à ne laisser perdre aucun de ses droits. Il se classa dans une bonne moyenne. Trois années de cette vie commune, et le train nous menait vers le grand Séminaire de Nancy, dans cet édifice de la rue de Strasbourg, que nous avons tant regretté quand la spoliation nous en fermait les portes. Mais là d'abord, comme ensuite à la Chartreuse de Bosserville où le Grand Séminaire avait cherché un refuge, sa personnalité s'affirma davantage. Le conseil des directeurs lui confia la charge de maître des cérémonies. Il fallait voir avec quelle gravité, avant les offices, il gourmandait le confrère inattentif qui avait endossé un surplis à l'étoffe trop claire pour la fête du jour, avec quelle solen-

nité, pendant l'office même, il allait rappeler à l'attention le distrait qui ne couvrait pas sa tête quand la communauté était assise.

A son oeil vigilant, rien n'échappait. Mais, à remplir sa charge, il mettait une telle conviction, qu'on ne lui gardait pas rancune de sa sévérité.

Les années pénibles qui suivirent la Séparation des Eglises et de l'Etat passaient comme les autres, et le Grand Séminariste gravissait au choix les étapes du sacerdoce. Dans les premiers jours de Juillet 1909 (le 11-7-1909) il était ordonné prêtre par Monseigneur Altmayer, suppléant Monseigneur Turinaz.

Sa première messe solennelle fut chantée à Longuyon. Le chanoine Jacob, aumonier des Sœurs de Ste Chrétienne, chanta dans son sermon les mérites de la famille chrétienne. « N'avoir qu'un fils, et le donner à Dieu. » Le fils, en effet, s'est donné, et bientôt, le conseil épiscopal le désigne pour vicaire à la belle paroisse de Sainte-Croix à Jœuf.

Vicariat

Il trouvait là un curé éminent, jeune, encore plein d'entrain et d'initiative. L'abbé Peitz se reconnut vite dans son vicaire et entre les deux s'établit une collaboration qui devait porter ses fruits. On mettait les idées en commun, on discutait et la résolution arrêtée, on se partageait la tâche.

La guerre 1914-1918

Le 2 août 1914, mobilisés en hâte, l'abbé Peitz et son compagnon rejoignaient à Mourmelon une formation sanitaire du 6^e corps d'armée. Par son âge, le Curé de Sainte-Croix pouvait aspirer à un emploi sédentaire, éloigné de la bataille. Il choisit, avec les jeunes, l'ambulance de campagne où son vicaire était engagé. La veille, on travaillait pour l'Eglise ensemble, pourquoi pas pour la France. Mais le vicaire, lui, était caporal, et l'on vit cette chose charmante, l'ainé venir se ranger volontairement dans l'escouade de son benjamin, et l'on ne savait s'il fallait admirer davantage l'humilité du supérieur d'hier ou l'aisance tranquille de celui qui obéissait jadis et qui ordonnait le lendemain.

Le caporal DELLWALL avait un tempérament de chef; il savait commander. Dans son ambulance de campagne, il enleva brillamment les galons de sergent, puis d'adjudant, pour terminer la guerre dans un hôpital d'évacuation à Ligny-en-Barrois. Il avait eu pendant les hostilités, la douleur de perdre son père, évacué à Bar-le-Duc.

La paix victorieuse le rendait à Jœuf, où il retrouvait pour quelques années encore, son curé, lui aussi démobilisé. Il fallait reprendre en main la paroisse, et les œuvres anémiées, sinon détruites par quatre années de silence. Tous deux le firent avec une expérience doublée d'une belle espérance pour l'avenir ; on se reprenait à vivre après les années de deuil et de crainte. Les groupements retrouvent leur activité. La section Pierre de Bar met à sa tête une Harmonie et regagne son succès d'avant-guerre en les élargissant encore.

Le curé de Sainte-Croix

En 1924, inopinément, l'abbé Peitz est appelé à Nancy, pour diriger l'importante paroisse de St-Mansuy. Est-ce le départ aussi pour son vicaire ? Son éloignement était à prévoir. Mais l'autorité diocésaine rompant avec ses traditions, le nomma curé sur place. La solution était heureuse. Pour le nouveau curé pas de travail d'adaptation. Il connaissait ses paroissiens, il en était connu. La population ouvrière applaudit à sa nomination, et se serra autour de son chef. Il se garda de rien changer ; à quoi bon d'ailleurs ? Les rouages de la paroisse étaient en place. Il suffisait de leur donner une impulsion rajeunie. Dans cette tâche, il était aidé par ses vicaires. Se souvenant de ses premières années de ministère, il leur demandait beaucoup. Il en eut d'éminents, et s'il y eut parfois entre lui et eux des divergences de vue, tous reconnurent dans sa règle de vie, un travail soutenu et une tenacité qui forçaient le succès et finissaient par s'imposer. Quand ils avaient quitté la paroisse, avec plaisir de loin il les suivait dans leur tâche personnelle et s'intéressait à leur avenir. Avec quel sourire protecteur, si le destin eût été pour lui plus clément il eût accueilli l'un d'eux, devenu archiprêtre, et volontiers, tel Saint Bernard à son ami monté sur le trône pontifical, il eût prodigué des conseils protecteurs.

Dans la paroisse de Sainte-Croix, la vie religieuse soulevée par le curé, les vicaires aidés d'ailleurs par des militants actifs et généreux, la vie religieuse gagnait du terrain. La population enfantine ne cessait de croître et rendait l'Eglise étroite. A la vérité, on songeait depuis longtemps à l'agrandir. Mais les obstacles paraissaient insurmontables. Etroitement cerclée par une vieille tour historique, par la rue frappant d'alignement tout terrain voisin et par un lot de maisons, le temple ne se prêtait pas à l'agrandissement. Puis il y avait la question financière, et celle-ci avait son importance, pour le Curé surtout, homme de la terre qui n'admettait pas les dettes. Il réfléchit longtemps à son projet. Un maître ouvrier de grand talent, Monsieur Crique, architecte à Nancy, familier avec les plans d'Eglise, trouva la solution architecturale. Utiliser le terrain libre en donnant à l'édifice la forme d'une Croix de Lor-

raïne. C'était parfait. Mais le problème financier demeurait intact. Le devis des travaux à exécuter dépassait de beaucoup les ressources ordinaires d'une paroisse même coutumière de générosité. Le curé bâtisseur y songeait souvent et attendait que le ciel lui envoyât une manne bienfaisante, signe d'approbation et symbole de proximité de la terre promise. Elle tomba, cette manne, en un jour de bonheur. Un matin de juillet 1934, l'Abbé Georges DELLWALL, célébra officiellement le 25ème anniversaire de son ordination sacerdotale. Il avait cinquante ans d'âge, vingt-cinq ans de prêtrise, vingt-cinq ans de présence à Jœuf. Ses paroissiens firent autour de lui une garde d'honneur et de prière, et voilà que dans le plateau quêteur, une main puissante laissa tomber un chèque royal. Les noces d'argent finissaient en beauté, et le jubilaire étreignait son rêve. Il n'y avait plus qu'à commencer les travaux; les dons volontaires et splendides de tous les habitants couronneraient l'œuvre entreprise sans grever les budgets futurs.

La nouvelle église sortit bientôt des chantiers de construction. Aussi, quelle joie pour lui et ses paroissiens, le jour où on l'inaugura. Les orgues qu'il avait achetées, hissées sur la tribune, entonnèrent le « Te deum » de la reconnaissance. Ce fut, semble-t-il, l'apogée de son ministère paroissial. En 1937, Monseigneur Fleury, récompensait son activité et ses travaux en le nommant Chanoine honoraire. Le curé de Sainte-Croix accueillait cet honneur avec joie, comme une chose méritée, songeant d'ailleurs au surcroît d'autorité que lui donnerait son camail. Désormais, son nom légendaire sera : Monsieur le Chanoine.

La guerre

Son esprit perspicace de Lorrain voyait l'horizon s'assombrir. 1938, première alerte — 1939, c'est la guerre. La mobilisation comme en 1914 bouleverse l'organisation des paroisses. Son vicaire est mobilisé, il lui faudra, seul, assurer la charge de la paroisse. Mois d'attente pénible que cette fin d'année 1939, et commencement 1940. L'ancien adjudant de 1918, ne pouvait pas admettre sans douleur, l'inaction prolongée dans laquelle on laissait l'armée; il ne voyait pas sans regret l'insouciance, l'indiscipline même, s'installer à tous les degrés de la hiérarchie militaire parmi les troupes de cantonnement. L'avenir lui paraissait sombre. Lors de l'attaque allemande, au mois de mai-juin 1940, une véritable panique déferla sur la région de Briey. Un grand nombre d'habitants se lancèrent, à tout hasard, vers l'intérieur de la France, et il faut bien le dire, les autorités ne donnèrent pas toujours l'exemple du calme et de la maîtrise de soi.

Le Chanoine, et avec lui le Maire de Jœuf, Monsieur Maguin, n'eurent pas un instant d'hésitation; il fallait rester sur place. Les occupants s'installèrent et, les premiers mo-

ments de stupeur passés, la panique cessa; mais les préoccupations matérielles et morales augmentèrent, urgentes et cruelles. Tout travail dans les usines avait cessé; c'était les privations de salaire pour tous les ouvriers. D'autre part, la pénurie de vivres, augmentée par le pillage des magasins, menaçait de devenir tragique. La municipalité forma de suite un comité chargé de recueillir et de distribuer les vivres à une population angoissée par la crainte du lendemain. Naturellement, le Chanoine DELLWALL y fut en bonne place. Il y apportait son talent d'organisateur, et son autorité sans réplique, bien nécessaires devant les exigences de ménagères jamais satisfaites. Aux soucis d'ordre physique, s'ajoutèrent les peines familiales; au mois de décembre 1940 il perdit sa mère. Veuve depuis la première guerre, celle-ci avait quitté Longuyon, pour venir garder la maison presbytérale de son fils. N'était-ce pas le rêve de beaucoup de mères de prêtres? Madame DELLWALL entendait tenir son rôle de façon sévère. Combien de visiteurs ont été étonnés de son accueil un peu rude, de ses mots brefs et pittoresques. Cerbère, disaient même quelques uns, ceux qui n'ont pas su percer l'écorce de cet arbre naturel de nos forêts lorraines; mais les amis savaient que la première bourrasque passée, l'accueil était généreux et bienveillant. En 1940, sa santé déclina. Elle résista à la mort comme à une visiteuse importune; après quelque temps passé à l'hôpital de Génibois, elle s'endormit dans la paix du Seigneur. Le dernier jour de décembre, par un matin neigeux, son fils la ramena dans sa paroisse natale, à Beuvillers, où déjà reposait le père, où il avait aussi préparé sa place, si Dieu l'avait voulu.

Captivité

Dieu ne l'a pas voulu. La France allait en faire son martyr. Les armes déposées officiellement, le Chanoine DELLWALL ne songeait plus à redevenir soldat. Mais, n'y avait-il pas d'autres moyens de servir?

Dès le mois de Juillet 1940, les Allemands, par un mouvement unilatéral, avait annexé de nouveau la Moselle et rétabli l'ancienne frontière de Francfort; frontière strictement fermée et jalousement gardée. Or, celle-ci coupait en deux l'étroite vallée de l'Orne. D'un côté Jœuf, et les cités industrielles d'Auboué et d'Homécourt, que l'on voulait bien, provisoirement, laisser à la France, et de l'autre, Moyeuvre-Grande, avec ses usines et sa ceinture de forêts. Pour ceux qui voulaient franchir clandestinement la barrière dangereuse, il était normal de jeter les yeux sur cette région privilégiée. De fait, bientôt les récalcitrants y affluèrent, prisonniers évadés de leurs stalags, Lorrains qui fuyaient l'uniforme du Grand Reich, ouvriers réfractaires pour le travail en Allemagne, jeunes gens qui voulaient servir la France libre, rodèrent autour de la ligne fatale. Dans la

patriote cité jovicienne, ils trouvèrent des aides et des complices; zèle hardi et dangereux que devaient payer cher ceux que les griffes de la Gestapo parvenaient à saisir. Prison, cellule, déportation, camp de concentration, avec toute leur horreur et leur angoisse. Quelques uns devaient y laisser leur vie, offrande suprême à la Patrie humiliée. Le chanoine DELLWALL fut de ceux-là. Il entra dans une chaîne, où l'on hébergeait, où l'on dirigeait ceux qui se présentaient.

Insouciant du danger, il ne se cachait guère. Certains officiers français, dans leurs camps d'Allemagne, avaient son nom, et lui envoyaient les évadés. A la fin du mois de Mars 1942, un douloureux coup de théâtre mit en émoi toute la vallée de l'Orne. Sœur Eustache, Supérieure de l'hôpital de Génibois, née le 27 Février 1871, à Hayange (Moselle), arrêtée le 28-3-42, décédée à la Maison de correction à Janer (Silésie), le 31-12-1944.

Madame FRANÇOIS (décédée) et Mademoiselle Andrée FRANÇOIS

Madame MASOCO née Lucie PRIMOT

Mademoiselle Marie-Thérèse CREMMEL

Monsieur LOTZ (Café Vosgien)

Monsieur E. PELTIER (disparu)

Monsieur PIESCHE (disparu)

Monsieur le Curé de Franchepré, l'Abbé SCHNEIDER
(rentré vers le 10 Avril), non déporté

Sœur Elisabeth, arrêtée le 11-4-42

Monsieur Pierre KABGEN (décédé)

Madame Marie-Jeanne KABGEN

Monsieur SCHWARTZ, gendre de M. Kabgen

étaient arrêtés par les Allemands.

Les sbires ignorant la particularité de deux paroisses à Jœuf, avaient emmené par erreur le Curé de Génibois, voisin de l'hôpital, avertissement suprême pour le chanoine DELLWALL; son sort était réglé.

Mettant à profit le répit qui lui était accordé, il aurait pu s'enfuir, lui aussi, vers la France, à laquelle il avait rendu tant de ses fils. Esquiver ses responsabilités? et surtout laisser un confrère souffrir à sa place, n'était pas dans sa ligne de conduite. Il demeura et attendit, pas longtemps; le 31 Mars, la prison de Briey refermait sur lui ses lourdes portes, et le lendemain, sans lui laisser emporter ni linge, ni vivres, il partait pour Metz.

Le bulletin paroissial de la paroisse Ste-Croix de Jœuf au mois d'Août 1945 a retracé les étapes de son calvaire. A Metz, on l'interroge et on le torture, sans rien tirer de son silence. Au bout de quelques semaines, il part pour Trèves. En Juillet 42, on le retrouve au camp d'Hinzert, et

patriote cité jovicienne, ils trouvèrent des aides et des complices; zèle hardi et dangereux que devaient payer cher ceux que les griffes de la Gestapo parvenaient à saisir. Prison, cellule, déportation, camp de concentration, avec toute leur horreur et leur angoisse. Quelques uns devaient y laisser leur vie, offrande suprême à la Patrie humiliée. Le chanoine DELLWALL fut de ceux-là. Il entra dans une chaîne, où l'on hébergeait, où l'on dirigeait ceux qui se présentaient.

Insouciant du danger, il ne se cachait guère. Certains officiers français, dans leurs camps d'Allemagne, avaient son nom, et lui envoyaient les évadés. A la fin du mois de Mars 1942, un douloureux coup de théâtre mit en émoi toute la vallée de l'Orne. Sœur Eustache, Supérieure de l'hôpital de Génibois, née le 27 Février 1871, à Hayange (Moselle), arrêtée le 28-3-42, décédée à la Maison de correction à Janer (Silésie), le 31-12-1944.

Madame FRANÇOIS (décédée) et Mademoiselle Andrée FRANÇOIS

Madame MASOCO née Lucie PRIMOT

Mademoiselle Marie-Thérèse CREMMEL

Monsieur LOTZ (Café Vosgien)

Monsieur E. PELTIER (disparu)

Monsieur PIESCHE (disparu)

Monsieur le Curé de Franchepré, l'Abbé SCHNEIDER
(rentré vers le 10 Avril), non déporté

Sœur Elisabeth, arrêtée le 11-4-42

Monsieur Pierre KABGEN (décédé)

Madame Marie-Jeanne KABGEN

Monsieur SCHWARTZ, gendre de M. Kabgen

étaient arrêtés par les Allemands.

Les sbires ignorant la particularité de deux paroisses à Jœuf, avaient emmené par erreur le Curé de Génibois, voisin de l'hôpital, avertissement suprême pour le chanoine DELLWALL; son sort était réglé.

Mettant à profit le répit qui lui était accordé, il aurait pu s'enfuir, lui aussi, vers la France, à laquelle il avait rendu tant de ses fils. Esquiver ses responsabilités? et surtout laisser un confrère souffrir à sa place, n'était pas dans sa ligne de conduite. Il demeura et attendit, pas longtemps; le 31 Mars, la prison de Briey refermait sur lui ses lourdes portes, et le lendemain, sans lui laisser emporter ni linge, ni vivres, il partait pour Metz.

Le bulletin paroissial de la paroisse Ste-Croix de Jœuf au mois d'Août 1945 a retracé les étapes de son calvaire. A Metz, on l'interroge et on le torture, sans rien tirer de son silence. Au bout de quelques semaines, il part pour Trèves. En Juillet 42, on le retrouve au camp d'Hinzert, et

en Octobre à la prison de Wittlich, toujours aux environs de Trèves. Jusqu'à cette époque, sa santé semble bien résister. Il emploie son temps à se perfectionner dans la connaissance de la langue allemande, dans le but évident de rendre service à ses camarades de cellule. Il s'improvise selon les circonstances professeur de gymnastique pour de jeunes déportés, interprète auprès des directeurs de prison; il chante même les offices dans une chapelle pour pouvoir assister à la messe.

Une phrase du bulletin paroissial nous le peint sur le vif. « Pendant la promenade, il manquait à la règle du silence avec une tranquille assurance et désarmait par sa figure joviale, la sévérité des gardiens. » C'est bien lui cela. Tournant autour de la cour sombre, il relevait la tête d'un geste de défi, puis saisissant au vol un défaut, une maladresse des geôliers, il lançait au milieu du silence étonné, un mot drôle, tellement inattendu, que les gardiens surpris ne savaient plus s'ils devaient rire ou punir. La méthode n'était pas à conseiller; elle lui réussissait, et lui assurait une grande popularité.

Le Curé de Jœuf partit pour la prison de Wolhau, en Silésie, en Septembre 1943. En Janvier 1944, on le met en cellule à Breslau. Son jugement approchait, mais ne fut rendu qu'en Février 1944. Il était condamné à quatre ans de travaux forcés. La peine était dure, certes, mais il aurait pu craindre davantage encore.

Dès ce moment cependant, sa belle santé semble décliner. Les privations voulues par le régime, ou voulues par lui pour partager avec ceux qui avaient faim, l'avaient affaibli.

Le camp de Gross-Rosen, en Silésie, devait être sa dernière étape. Sinistre camp, où rien ne manquait : le froid, la faim, la vermine, les maladies, les coups. Monsieur Chabaud, de l'Institut Pasteur de Paris, fut l'un de ses derniers témoins (1). En Février 1945, l'abbé était alors malade à l'infirmerie de Gross-Rosen, 4e Revier III. Dans une lettre adressée à Monseigneur Fleury, il rend un témoignage désintéressé à sa patience, à sa bonté pour tous, à sa charité sacerdotale qui ne pouvait plus faire autre chose que l'aumône d'une prière à ses camarades moribonds ou déjà déçédés. La lettre continue : Quand j'ai quitté le Revier III de Gross-Rosen, le 6 Février 1945, le chanoine DELLWALL était encore en vie et comptait parmi les malades incapables d'être évacués par suite de leur misère. L'abbé était alors convalescent, mais dans un état d'amaigrissement inouï... Il termine en ces paroles : « Il convient, je crois, d'abandonner tout espoir. Le chanoine DELLWALL a-t-il été achevé au camp même, est-il mort de faim ou de coups, a-t-il

(1) Voir Semaine Religieuse de Nancy, 11 Novembre 1945.

disparu au cours d'un transport ? Ma piste s'arrête au 6 Février. Qu'il ait survécu serait un miracle. »

Depuis cette époque, rien n'est venu confirmer que le miracle s'était produit.

Et maintenant, il repose, Dieu sait où. Sur sa tombe, il n'y a probablement aucun signe distinctif, pas même une petite croix de bois. Mais Dieu qui le connaît, l'éveillera quelque jour par son nom.

La paroisse Ste-Croix de Jœuf, son unique paroisse, lui garde un souvenir sacré. Combien n'ont pas voulu, ne veulent pas encore croire à sa mort.

A ceux qui l'ont connu, un portrait dans un vitrail rappellera ses traits. Puisse-t-il susciter des prières ardentes dans l'âme de ses paroissiens, quel que soit l'endroit où il est tombé ; c'est vers eux qu'a volé son ultime pensée. Il offrait sa vie pour la France et pour eux.

Si l'on avait retrouvé son corps, peut-être l'eût-on ramené dans la tombe familiale, au petit cimetière de Beuvillers, mais son cœur devait rester à Jœuf. Comme une flamme sacrée qu'une mort mystérieuse ne parvient pas à éteindre, il eût rappelé à ses paroissiens, le souvenir d'un prêtre qui fut pendant sa vie, un pasteur vigilant et sûr, et dans sa mort, un martyr dont on a le droit d'être fier.

